

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[323. Londres, Vendredi 13 mars 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

323. Londres, Vendredi 13 mars 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document *est une réponse à* :



[322. Paris, Mardi 10 mars 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

Ce document *est écrite après* :



[322. Londres Mardi 10 mars 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Ce document *est écrite avant* :



[324. Londres, Dimanche 15 mars 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres



[324. Paris, Dimanche 15 mars 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)
est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-03-13

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Pas plus de lettres aujourd'hui qu'hier, qu'avant-hier. Je m'y perds. Si c'est
votre faute, c'est bien mal.

Publication Inédit

Information générales

Langue

- Anglais
- Français

Cote 831-832, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

323 Londres Vendredi 13 mars 1840

Une heure

Pas plus de lettre aujourd'hui qu'hier, qu'avant-hier. Je m'y perds si c'est votre
faute, c'est bien mal. Mais ce ne peut être votre faute. Je suppose que vous aurez
posté une lettre Lundi aux Affaires Etrang^{es} trop tard ; elle ne sera pas partie ; et
une hier, pour le courrier qui m'arrivera demain matin. J'aurais donc deux lettres
demain. Je suppose cela parce qu'il faut bien supposer quelque chose. Quel amer
déplaisir ! Car je ne veux pas aborder l'idée de l'inquiétude. Ma mère me dit
aujourd'hui qu'elle vous enverra mes enfants. Il me semble que si vous étiez
malade, elle le saurait. Il me semble à tort ; le contraire se pourrait fort bien.

De quoi voulez-vous que je vous parle ? J'ai été hier voir le Royal Coronation
picture, un détestable tableau où beaucoup de portraits sont ressemblants, surtout
la Duchesse de Sutherland et Fanny Cowper. Puis j'ai fait neuf visites. Puis je suis
rentré chez moi. J'y ai dîné et je ne suis sorti qu'à dix heures et demie pour aller
passer une heure chez Lady Holland. J'y ai trouvé le révérent M. Sidney Smith, the
most witty man, dit-on, in the three kingdoms. Je n'étais en train ni de l'esprit des
autres, ni du mien propre. Lady Holland se désole de ne m'avoir pas encore donné
à dîner. Elle trouve sa maison de South street trop petite. Son cuisinier vient de
mourir. Son maître d'hôtel vient de partir pour aller passer quinze jours dans sa
famille, sur le continent. Tout est en désarroi chez elle.

On remarque depuis quelques jours un changement sensible dans les manières de
la Reine avec les Torys. Elle les traite mieux. Plusieurs ont été invités aux derniers
bals. Elle a été très aimable pour le Duc de Wellington Lundi dernier, à dîner. Il me
semble que cela veut dire simplement que les Whigs sont sans inquiétude.

Une heure après minuit.

Je reviens de chez Lady Palmerston. Quelle odieuse journée ! Personne n'a jamais su ce que je puis souffrir. Je n'ai pas naturellement l'imagination noire ni agitée ; mais quand le trouble entre en moi, il m'ébranle jusqu'au fond de l'âme. Je ne voudrais pour rien au monde, laisser voir à qui que ce soit au monde ce qui s'est passé en moi, depuis 48 heures, ce que j'ai pensé, senti, imaginé, dit et contredit, accepté et repoussé intérieurement. Et tout cela tomberait, tout cela s'évanouirait devant quelques lignes de vous ! Il se mêle un peu de colère à mon chagrin. Vous ne vous en doutez pas ; vous êtes bien tranquille. Quelque arrangement insignifiant, la lenteur d'un domestique, une visite prolongée, je ne sais quelle pauvreté a causé tout cela. J'espère qu'il n'y a pas d'autre cause, que vous n'êtes pas malade. Je vais me coucher. Adieu.

Londres, samedi 14 [mars 1840], 10 heures

Dieu soit loué ! Ce n'est rien. Il n'y a que mon mal à moi, mon mal passé. Voilà 321 et 322. L'une par le portefeuille, l'autre par la poste. J'avais deviné juste. Le 321 avait été remis trop tard aux Affaires étrangères. Je joins ici le bout de l'enveloppe sur lequel on l'a écrit, si on a écrit vrai. Vous avez très bien fait de remettre le 322 à Génie. Je suis occupée à trouver ici une bonne adresse sous laquelle vous puissiez, au moins une fois par semaine, m'écrire sûrement par la poste. Vous m'écririez une fois par le portefeuille, une fois sous cette adresse et le samedi directement. Mais en attendant, servez vous souvent de Génie, et quand vous vous serez du Portefeuille, arrivez à tems rue des Capucines. Quel brouillard vient de se dissiper autour de moi ! Pour la première fois, j'ai vu du soleil à Londres.

Du reste soyez tranquille. Il n'y a rien, dans le 321, qui valut le retard à la rue des Capucines, si le retard est de leur fait.

Je reprends mes récits. Il me semble que je n'ai rien oublié, ni matin, ni soir. J'ai passé hier toute la journée chez moi. J'ai été à onze heures chez Lady Palmerston. Très joli bal plein et point étouffé. La Duchesse de Cambridge y était. Sa fille ne quitte pas la place. Elle serait jolie si elle n'était pas énorme. J'ai causé avec Lord Landsdowne, Lord Aberdeen, Lord Stuart, Lord Wilton, le Duc et la Duchesse de Somerset, &c. On dit qu'il faut bien se défendre de la dernière, qu'elle s'attache à sa proie. Son mari a l'air d'un bon homme, un savant Seigneur. Il m'a fait toutes les caresses qu'un Anglais peut faire. Nous commençons à causer presque avec confiance Lord Aberdeen et moi. De la confiance et nulle confidence, n'est-ce pas cela ? Vous avez raison. Il y a un métier qu'il faut apprendre. Je m'y applique. Je sais me taire tout à fait, sans peine même. J'espère que j'apprendrai à me taire en parlant.

Nous sommes fort en coquetterie réciproque, Lady Palmerston et moi. Coquetterie encore sans liberté, ni vérité. Elle m'a dit que je la trouverais tous les matins, d'une heure à trois. J'irai. Je ne me suis empressé vers personne.

J'ai ce soir lord Northampton, lady Cottenham et Mistriss Stanley. Celle-ci est vraiment agréable. Personne ici excepté Lord Eliot ne parle français aussi bien qu'elle, et l'esprit français comme la langue.

Lundi soir chez Lady Lyndhurst. Mardi matin, le musée britannique ; dîner chez lady

Aylesbury, Mercredi, déjeuner chez Lord Manon ; dîner chez Mad. Grote ; le soir chez Lady Jersey. La fin de ma semaine est plu libre. La première moitié de l'autre est déjà prise. Je trouve que c'est trop et je commence à refuser. M. De Bourqueney me sert beaucoup dans toutes ces questions là. Il connaît bien le monde anglais, et il y est bien posé. Je crois qu'il a bien envie de retourner à Paris le plus tôt possible. Je le traite très bien et je le crois très content de moi. Mais il était l'ambassade.

Hier, dans la soirée, j'ai passé trois fois devant. M. de Brünnow sans le voir. Quant au fond des affaires, tout trainera. Décidément on attendra le Plénipotentiaire de Constantinople. En attendant, le Pacha se fortifie chez lui. Il évacue de lui-même les villes saintes et en rappelle ses troupes. La guerre avec la Chine coûtera cher. Les bulletins de Pékin ne ressembleront pas à ceux de Londres. L'Empereur (de Pékin) a félicité ses braves marins de l'éclatante victoire remportée sur les barbares Etrangers. Il a pourtant dégradé son Amiral de deux boutons. Prenez-vous quelque intérêt à la Chine? Lord Lyndhurst en est très occupé. Il dit qu'il y a une question Constitutionnelle dans la manière dont cette guerre a été déclarée, et que le Cabinet sera fort attaqué sur ce point.

M. de Bülow ne pense guère à moi, ni à personne. Il est uniquement occupé de sa santé, encore plus préoccupé qu'occupé. Le vent, le brouillard, le soleil, le froid, le chaud, le monde, la solitude, tout lui fait mal, tout l'agite. Il est évidemment dans un triste état nerveux, qui pourrait devenir beaucoup plus triste. On en est très frappé.

Je reçois ce matin du Maréchal Soult une lettre très tendre. Je lui ai écrit très poliment à propos de sa retraite. Il espère que je lui écrirai quelques fois. On m'écrit très diversement sur la situation du Ministère, les uns à peu près comme vous, les autres sûrs de sa chute prochaine. Je crois que les premiers ont raison. Certainement, il n'y a et il n'y aura rien de triomphal. On emploiera à vivre tout ce qu'on a d'esprit. Il me semble qu'on doit y réussir. On me comble de compliments et de tendresses.

Vous avez raison aux trois quarts sur la dernière page de la longue lettre ; pas tout à fait. Il fallait prendre soi-même le pouvoir, ou du moins la présidence d'un grand Cabinet dans lequel nous aurions tous été. C'était la bonne conduite, et la victoire complète de notre parti qui adhérerait tout entier à cette combinaison, et marchait en tête de tous les ralliés de toute origine. On a manqué à cette fortune, qui était obvious et pouvait être grande. Il n'est plus resté à tenir que des conduites incertaines et d'un succès douteux. J'ai une longue lettre de M. Duchâtel, fort amicale, plus calme et d'un bon jugement.

Ma Mère m'écrit qu'elle a reçu de vous une nouvelle, longue et bonne visite. Elle ne me dit rien de plus. Sous sa gravité et son autorité, ma mère est très timide, surtout avec moi. Et toujours un peu jalouse. Je ne m'étonne pas de son silence, et il ne signifie pas du tout que vous ne lui ayez pas plu. Je parierais du contraire ; mais elle ne me le dira pas d'elle-même. Je suis tout à fait de votre avis sur les commérages de gazettes. Qu'ils viennent de Hanovre, ou de Pétersbourg, ou d'ailleurs, n'y répondez pas plus dans vos correspondances que dans les gazettes mêmes. Il ne faut pas se laisser tracasser. Et il ne faut faire et dire que ce qu'on

veut. Adieu. Un tout autre adieu que celui d'avant-hier quoique le fond soit toujours le même. Je voudrais bien que Vérité ait le pouvoir de vous débarrasser de votre malaise. Je ne l'espère guères ; mais vous faites bien de le voir. Il vous calme un peu, et s'il y avait quelque mal réel, il le verrait. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 323. Londres, Vendredi 13 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-03-13.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 26/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/190>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur323

Date précise de la lettreVendredi 13 mars 1840

HeureUne heure

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Références

Personnes citées

- Bonicel, Élisabeth-Sophie (1765-1848)
- Cowper, Fanny
- Palmerston, lady

États citésChine

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Holland le dévot de sa mère par un bon d'ami
Liam. Elle trouve de malheur de l'être sans trop de
son sentiment pour le monde. Les autres d'habit
d'une de ses sœurs dans elle par ses quinze jours dans
la famille par le contentement. Tout est en l'air par elle.

On remarque depuis quelques jours un changement
sensible dans la manière de la faire en ce la
temps. Elle les laisse entrer. Plusieurs ont été invités
aux dîners. Elle a été très, très aimable pour
le duc de Wellington lui-même, à dîner. Il
paraît qu'elle n'est pas si simple que la
sœur de sa sœur aînée.

Une heure après midi.

Je reviens de chez lady Bateman. Elle est
jeune. Elle n'a jamais de ce que je puis
comprendre. Je n'ai pas naturellement l'imagination
forte ni agitée, mais quand la pensée entre en
moi et m'entraîne jusqu'au fond de l'âme, je ne
voudrais pour rien au monde, laisser voir à qui
que ce soit au monde ce qui s'est passé en moi.
Depuis 18 heures, ce qui s'est passé, c'est, en un
dit et contrait, accepté et repoussé, indécidable.
Et tout cela tomberait sans être ébranlé.
Devant quelques lignes de vous. Il se mêle un peu
de colère à mon chagrin. Mais ne vous en doutez
pas, vous êtes bien tranquille. Quelque arrangement
singulier, la lecture d'un roman, une

petite histoire
dans une
qui dans une
sœur.

Une fois la
à moi, un
par le post
juste, et les
étrangers. De
legue au la
les deux fait
occupe à la
vous pouvez
même l'âme
avoir une fo
cette adresse
en attendant
quand vous
à tous, en
d'une de la
première jo
Du reste

le 31, qui a
si le retard
Le repro
bien subli
toute la jo

chez lady Palmerston. Fils joli bat & plein et
 potes étouffé. sa duchesse de Cambridge y étoit.
 sa fille ne quitta pas la place. Elle étoit jolissime
 elle étoit une innocente. J'ai aussi vu lord Alington
 lord Aberdeen, lord Alva, lord Pitt-Rivers, le duc de
 la duchesse de Somerset. On dit qu'il faut bien
 se défendre de la dernière, quelle s'attache à se
 perdre. Son mari a l'air d'un bon homme un
 jeune grand seigneur. Il m'a fait toute la cour
 qu'un anglais peut faire. Nous sommes allés à
 dîner presque aux confins, lord Aberdeen et
 moi. De la confiance et toute confiance, n'est-ce
 pas cela ? Vous avez raison il y a un métier
 qu'il faut apprendre. Je m'y applique. Je suis
 en train tout à fait, sans peine même. J'espère
 que j'apprendrai à me faire en parlant.

Bonne femme, fort en réputation ecclésiastique.
 Lady Palmerston et moi. Laquettière encore
 dans l'école, ni vuide. Elle m'a dit que je la
 trouvais tous les matins, d'une heure à 9. J'ai
 de sa me suis empressé vers personne.

J'ai le soir lord Northampton, lady Pitt-Rivers
 et Mistriss Stanley. Elle-ci est vraiment
 agréable. Personne ici, excepté lord Alton, un
 grand français, avec bien quelle se l'opère français
 comme la langue.

Lundi soir chez lady Lyndhurst. Mardi matin
 le duc de Devonshire ; dîner chez lady Aylesbury.

général, lui
 bien mal, de
 J'espère que
 affaire d'Etat
 et une bien
 malin. L'un
 de la paucière
 d'un dîner
 l'été de l'été
 quelle veut
 avec d'été
 à l'été ; le
 de qu
 il y voit la
 délectable
 assemblée
 d'été l'été
 avec l'été
 l'été qui
 une bien
 d'été de
 d'été, en l
 de l'été

6

8

Messieurs, d'abord chez Lord Nathan ; d'après chez mil^l
 Lords, le soir chez lady Jersey. La fin de ma
 semaine est plus libre, la première moitié de
 l'autre semaine est déjà prise. Le temps que
 j'ai le soir, et je commence à respirer. Le la Dargy
 me sera beaucoup dans toutes les questions là. Il
 connaît bien le monde anglais, et il y est bien
 posé. Je crois qu'il a bien envie de retourner à
 Paris le plutôt possible. Je le tenais très bien
 et je le crois très content de moi. Mais il était
 l'ambassadeur.

Enfin, dans la soirée, j'ai passé bien plus de temps
 du la Dargy dans le soir. Durant un grand de
 affaires, tout terminera. Bientôt, on attendra la
 plénipotence de Constantinople. En attendant
 la tâche se justifie chez lui. Il évacue de lui avec
 les vides saints et se rappelle ses temps. La
 guerre avec la Chine continuera chez. Les bulletins
 de Pékin ne ressemblent pas à ceux de Londres.
 L'empereur (le Pékin) a félicité les braves
 marins de l'expédition d'été qui avaient
 transporté sur les Barchons d'Angers. Il a porté
 d'égards son amiral de deux boutons. Prenez-vous
 quelque intérêt à la Chine ? Lord Lyndhurst en
 est bien occupé. Il dit qu'il y a une question
 constitutionnelle dans la manière dont cette
 guerre a été déclarée, et que le cabinet sera
 fort attaqué sur ce point.

De de Bular ne peut qu'être à moi, ni à personne. Il est uniquement occupé de la cause la plus pressante qu'occupe, de vue, le braillard, le solait, le poid, le chaud, le monde la latitude, tout lui fait mal, tout l'agite. Il se l'indemnit dans un triste état nouveau qui paraît être beaucoup plus triste. On en est bien frappé.

Le soir, le matin du Maréchal l'ont une lettre lui tendue, de lui arrivait les patiences à propos de la retraite. Il espère que je lui élèverai quelquefois.

On m'écrit bien diversément sur la situation du Ministère, les uns à peu près comme vous, les autres durs de la chute prochaine. Je crois que les premiers ont raison. Certes, nous, il n'y a et il n'y aura rien de triomphal. On emploiera à vivre tout ce qu'on a d'argent. Il me semble qu'on doit y réussir. On me compte de sangliers de tendresse.

Vous avez raison sur tout quant à la dernière page de la longue lettre, par tout à fait. Il fallait prendre soi-même le pouvoir, ou du moins la Présidence d'un grand cabinet dans lequel nous aurions tout été. C'était la bonne conduite et la victoire complète de notre parti qui adhérait tout entier à cette combinaison et marchait en tête de tous les ralliés de toute origine. On a manqué à cette fortune, qui

était alors
vite à briser
l'autorité.

J'ai vu
plus calme

On m'a
demandé la

rien de plus
mieux en son

un peu jaloux
et il ne s'en

avez pas pu
elle ne me

de lui
commencer

on se l'est
plus dans un

même. Et
il ne faut

de lui.

hier, quinze

voudrait bien

débarrasser

mais vous fa

pen et de

Adrien. Adrien

ni à personne, étoit ~~absolument~~ et pensoit être grande. Il n'est plus
encore plus
vite à lui que des condamnés à mort, et d'un succès
certain.

J'ai une longue lettre de M. Du Rétat, fort amicale,
plus calme, et d'un bon jugement.

M. Du Rétat m'écrira quelle a été de vous une
nouvelle, longue et bonne visite. Elle ne me dit
rien de plus. Dans la gravité et son autorité, ma
mère est très saine, surtout avec moi. Et toujours
un peu jalouse. Je ne méprise pas de son silence,
et il ne signifie pas du tout que vous ne lui
ayez pas écrit. Je parierois du contraire; mais
elle ne me le dira pas elle-même.

Je lui tout à fait de votre avis sur les
commémorations de gazettes. L'indépendance de Hanovre,
ou de Pétersbourg, ou d'ailleurs, n'y répondent pas
plus dans vos correspondances, que dans les gazettes
onéme. Il ne faut pas se laisser tromper. Et
il ne faut faire et dire que ce qu'on veut.

Rien, un tout autre air que celui d'avant
hier, quoique le jour soit toujours le même. Je
voudrois bien que Verity eût le pouvoir de vous
débarrasser de votre malaise. Je ne l'espère guère;
mais vous faites bien de le voir. Et vous calmez un
peu, et s'il y avoit quelque mal réel, il le voit.
Rien. Rien.

de toute
son, qui